

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois.....	3 fr.
Trois mois.....	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

La Rédaction
à SILVAIRE

Adresser tout ce qui concerne

L'Administration
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois.....	4 fr.
Trois mois.....	2 fr.

LES LIBERTAIRES MEXICAINS

Rien n'est plus digne d'exciter notre admiration que ce superbe mouvement qui ne s'est ni enlisé dans la vieille ornière politique, ni perdu dans les nuages d'une métaphysique sectaire et stérile, les deux écueils qui, généralement, font sombrer les révolutions populaires.

En relations avec nos camarades mexicains, j'avais pu, depuis assez longtemps, suivre leurs efforts et reconnaître avec joie qu'ils menaient leur œuvre avec autant d'habileté que de courage persévérant. Ils se sont tout d'abord unis sur un programme réalisable assez large pour attirer à eux tous les éléments énergiques et généreux et, en même temps, assez précis pour donner au mouvement une base sociale. Il s'agissait bien, certes, d'abattre le « roi sans couronne », le tsar du Mexique, Porfirio Diaz, le féroce valet du capital américain, l'homme qui maniait comme une masse l'arme du Pouvoir, mais il s'agissait aussi, une fois ce pouvoir ébranlé, de profiter du moment pour accomplir une besogne pratiquement communiste et libertaire, détruire et, en même temps, édifier.

Au lieu de se perdre dans les discussions byzantines, nos amis ont agi d'un commun accord pour détruire les repaires de la tyrannie financière et judiciaire, faire flamber les paperasses consignant l'inégalité et l'exploitation et mettre en liberté les prisonniers.

Non seulement les prisonniers politiques, mais les autres. Quoi ! on veut régénérer le monde, créer une société nouvelle, réaliser la liberté, l'égalité et la fraternité, formule qui sera admirable lorsqu'elle cessera d'être, un mensonge, et l'on hésiterait à rendre à la liberté, à la vie, des hommes étiquetés, malfaiteurs c'est vrai, dont beaucoup ne sont pas des saints; c'est encore vrai, mais qui, cependant, ne sont pas pires que les forbans de l'exploitation capitaliste ou les charlatans de la politique (malfaiteurs de plus grande envergure) qui eux se promènent librement sous le soleil.

Cependant, si cette amnistie non plus étroitement politique, mais sociale, si ce baptême d'hommes et de frères donné à des victimes qu'on appelle à une vie nouvelle est mesure logique autant que généreuse, il ne s'en suit pas le moins du monde que, tombant d'un sentiment humain dans une sensibilité de gâteaux, on doive permettre à des inconscients ou des sans scrupules de communiquer leurs tares personnelles à un mouvement sauvé avec enthousiasme et espérance par tous les opprimés. Pas plus que les politiciens et les capitalistes, la clique des tapeurs, estampeurs, escrocs et fainéants affichant superbement le mépris de la plèbe travailleuse n'a le droit de subsister en parasite au détriment de la masse. Quelles que soient les excuses ou les explications qu'au point de vue purement philosophique on puisse trouver à ces êtres, on a non seulement le droit mais le devoir de les éliminer là où ils peuvent être dangereux et de défendre contre eux un mouvement qui a coûté tant de travaux d'organisation et pour lequel tant de vies généreuses ont été déjà sacrifiées.

C'est ce que font nos amis qui ont initié la révolution du travail affranchi dans la masse profonde du peuple mexi-

cain, parmi ces Indiens dépossédés de leurs anciens territoires, transformés en péons des grands propriétaires et dont la condition diffère peu de l'esclavage. Ils appellent tous les fils du sol à la même vie de travail, de liberté et de bien-être, réalisent tout ce qui est réalisable aujourd'hui et laissent la porte ouverte aux progrès futurs qui ne pourront se produire que dans un milieu transformé. Ils rendent la terre aux groupements qui la cultiveront, s'efforcent tout en combattant, d'organiser la production et l'échange en attendant que celle-ci puisse devenir entièrement la libre circulation communiste et peut-être, dans un avenir plus éloigné, la prise au tas, ce qui dépendra évidemment de l'état de la production et du développement économique de l'humanité.

Ils savent à la fois par l'étude raisonnée des faits historiques et par le simple bon sens non obscurci par les sophismes, qu'une révolution, en même temps qu'elle se défend par les armes, ne doit pas se laisser isoler et affamer.

Je me rappelle qu'il y a une vingtaine

d'années, circulait dans les groupements anarchistes, cette idée absurde : « Je

l'instar de Sarah, Coquelin, Ferri,

Clemenceau, Anatole France (hasta!), le

citoyen Jaurès part pour une tournée

de conférences en Argentine, à raison

de 10.000 francs le cachet. C'est le tarif

des grands cabotins.

Jaurès ignore-t-il tous les crimes lib

erticides, toutes les abominations que

le gouvernement argentin ne cesse de

commettre, depuis an an surtout, et

que nous avons, à peu près seuls, il est

vrai, maintes fois signalés ? Ignore-t-il

que les caciques se servent de son nom

comme ils se sont servis du nom de

France, un peu pour relever leur pres

tige aux yeux du monde, beaucoup pour

relever leurs finances ? Car ces visites

viennent d'être couronnées, ne l'oublions pas, par un emprunt de 300 millions,

en attendant les suivants.

Si le citoyen ne sait pas tout cela il

est bien coupable. Et s'il le sait...

EN REPRESENTATION

A l'instar de Sarah, Coquelin, Ferri, Clemenceau, Anatole France (hasta!), le citoyen Jaurès part pour une tournée de conférences en Argentine, à raison de 10.000 francs le cachet. C'est le tarif des grands cabotins.

Jaurès ignore-t-il tous les crimes liberticides, toutes les abominations que le gouvernement argentin ne cesse de commettre, depuis an an surtout, et que nous avons, à peu près seuls, il est vrai, maintes fois signalés ? Ignore-t-il que les caciques se servent de son nom comme ils se sont servis du nom de France, un peu pour relever leur prestige aux yeux du monde, beaucoup pour relever leurs finances ? Car ces visites viennent d'être couronnées, ne l'oublions pas, par un emprunt de 300 millions, en attendant les suivants.

Nos gouvernements jouent de la virgule avec maestria. L'article 24 de la loi d'Escroquerie annonce une peine de 10 à 2.000 francs d'amende et d'un emprisonnement de cinq jours à deux mois pour toute personne qui aura fait disparaître des cartes annuelles les timbres dûment apposés.

Le mot d'ordre de la C. G. T. étant : Brûlez vos cartes ! le ministère du travail, pour effrayer l'assujetti, s'est empressé de faire inscrire sur les fameuses cartes : « L'article 24, etc., toute personne qui aura fait disparaître des cartes annuelles, des timbres dûment apposés. »

La falsification est évidente. Ce n'était pas assez d'avoir saboté les retraites ouvrières, nos maîtres en sabotage devaient s'en prendre à leur propre texte de loi.

Si le peuple suivait jusqu'au bout un pareil exemple, c'est alors que toutes les lois et tous les législateurs en verraienr de dures...

LA LOUÉE

A la louée de la Saint-Jean dernière, on a constaté, nous dit le Bulletin des Bourses du Travail du Cher, une légère baisse de prix sur les louées précédentes, à Néronde. Et cela pendant que l'agriculture « manque de bras » et que le prix de la vie augmente. Mais les salaires des autres années étaient donc élevés ?

Qu'on en juge par ceux de cette année : vachers, 300 à 330 fr. par an ; bergers, 190 à 210 ; bonnes, 300 à 400, et le reste à l'avantage.

Ceci, non pas en 15 ou 1611, mais en 1911. Eleviez convenablement une famille avec cela !

Fédération Communiste Révolutionnaire

Jeudi 27, à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'Eden-Concert, 54 avenue Ledru-Rollin.

GRAND MEETING SUR LA GUERRE
F. Delaïs, Bricheteau, P. Martin, Beau-
lieu, Jacquemin.

Entrée : 0 fr. 30 pour les frais.

Fédération Communiste Révolutionnaire

SAMEDI 29 JUILLET à 8 h. 1/2 du soir.

SALLE DU ROCHER SUISSE, Rue du Chevalier de la Barre.

GRAND MEETING

SUR

LA GUERRE

ORATEURS :

Francis DELAÏS
Rédacteur à la Bataille Syndicaliste.

BRICHETEAU
de la Fédération du Bâtiment.

Pierre MARTIN

BEAULIEU
du Vieux Diogène.

JACQUEMIN

Ernest GIRAUT
Publiciste.

Travailleurs,

Nos affections humaines veulent la paix entre les peuples et nous devons signifier à nos gouvernements que nous entendons rester les maîtres de notre peau.

Venez tous à notre REUNION !

Entrée : 30 centimes pour couvrir les frais.

Gouvernants et Mouchards

Que de fois on nous a dit :

« Vous autres anarchistes, rêveurs utopiques, décrocheurs de lune, vous feriez beaucoup mieux d'employer un peu d'esprit pratique, s'il vous en reste encore, à dénicher des hommes capables — et il y en a, croyez-le ! — de changer la forme actuelle du gouvernement qui nous opprime ; cela vaudrait mieux que de hurler continuellement, semipermanellement à la fin de tout.

« Vous êtes des négateurs, rien que cela, et le vent de la raison dispersera les quelques cailloux que vous fûtes obligés de semer dans le dédale de vos conceptions abracadabantes, afin d'essayer de vous y reconnaître un jour. Vous pourriez, certes, employer votre temps beaucoup plus utilement qu'à des dissertations byzantines ; il y a des hommes propres, intègres qui ne demandent qu'à prendre la défense du faible, de l'exploité, eh bien ! offrez votre concours à ces hommes-là, à ces dévoués, et vous verrez que vous n'avez pas à vous en repentir. »

Depuis des années, on nous dit cela, on nous rabâche que nous sommes les hurluberlus de la Sociale, les prêtres de je ne sais quelle déesse fatale et que nous écrasons sur son autel ce qu'il y a de bon et de logique dans ce monde.

Et dire que Clemenceau était présent sous l'Empire !

Un gouvernement a besoin d'Azez, de Métivier provocateurs ; la cuisine politique a de ces exigences ; les mafieux du pays doivent soulever le couvercle de la poubelle où s'agitent les infâmes et choisir dans le tas.

Le plus sale, le plus abject est naturellement l'élu ; plus il est dégoûtant, dépourvu de scrupules, plus il fournit de bon travail.

Ceux qui nous traitent en ennemis, parce que nous croyons qu'un gouvernement ne peut pas être respectable, parce que nous disons tout haut le dégoût que nous inspire les combinaisons des gens du Pouvoir, peuvent nous traîner de tous furieux, de névrosés, peu nous chaut ; chaque jour nous apporte un fait qui nous donne raison et fortifie notre résolution de ne jamais servir un gouvernement.

Nous sommes peut-être, cette fois pour tout de bon, à un tournant de l'histoire ; jusqu'à présent, ce fut dans les tournants que le peuple, qui faisait tout, fut volé, berné, roulé. Que nous apportera le prochain tournant ?

Sera-ce la dictature, qui est dans l'air ? Il y a une renaissance — c'est un bien joli mot pour une aussi vilaine chose — de l'esprit prétorien en haut lieu.

Le général André n'a pas fait école, et l'on va élire au grade de généralissime le général Pau, cagot avéré, anti-démocrate farouche ; comme certains le

pensent, c'est un signe des temps, nous nous acheminons vers une dictature.

Et quand nous en serons là, ceux-là même qui nous reprochent notre éternel esprit de contradiction comprendront peut-être enfin que nous avons eu raison, que la République, le gouvernement qu'ils ont défendu, était aussi pourri que les autres régimes !

Concussionnaires, marchands de croix, panamistes, agioteurs, voleurs menteurs, voilà le dessus du panier républicain, voilà le gouvernement et ses cariatides de mouchards. Cette clique est encore soutenue par tous ceux qui trouvent que tout est pour le mieux dans le plus sale des mondes, et qui, quand on parle devant eux de ce que l'on pourrait faire, s'ils voulaient nous aider et secouer leur torpeur, lèvent mollement les bras et disent : « A quoi bon... »

Ni Empire, ni République ploutocratique, ni gouvernement de mouchards ; nous voulons une société propre, reluisante.

Quand le peuple aura fait sa révolution pour son compte, alors, disposant de toutes les forces de production, il pourra s'organiser pour vivre bellement sans politiciens qui le flagornent, sans maîtres qui l'oppriment, sans Judas qui le trahissent.

Eugène Périnet.

POUR TOUTES LES VICTIMES

Notre ami et collaborateur Pierre Ruff, transféré vendredi soir à l'infirmerie de Fresnes, après quatre jours de grève de la faim, recevait en même temps notification qu'il était — enfin — mis au régime politique.

Il est aujourd'hui à la Santé.

Il est donc bien entendu qu'il faut être à deux doigts de la mort pour qu'on digne vous rendre la justice la plus élémentaire dans les prisons de la R. F. N'est-ce pas monstrueux ?

Le camarade Viet, plus robuste, en était hier à son dixième jour ! Les camélos du roi seraient nourris de force, paraît-il. À Rouen, l'un d'eux en est à son huitième jour de jeûne !

Pendant ce temps, Hervé a été brutallement jeté à Clairvaux. L'Empire si honni — en paroles — par nos gouvernements, se contentait de Saint-Pélagie.

A part Viet, il y a d'autres camarades encore qui supportent les affres de la fain à la Santé, plutôt que de subir l'abaissement de leur dignité. Il y a quelque chose d'effroyable à penser qu'on est obligé d'en arriver là, sous un gouvernement prétendument libéral pour être traité en hommes et non pas en êtres vils.

Nous ne dirons pas, comme certains puristes révolutionnaires : « Que nos amis ne méritaient pas le traitement réservé aux apaches, aux bandits, aux flétris de la société. » Les prisonniers de droit commun, — que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas — n'en sont pas moins nos frères. Ils sortent presque tous de notre classe. Ce sont des êtres issus de progénitures abîmées de vices ou de misère. Ils ont été pour la plupart privés d'éducation, élevés dans un triste milieu, entourés de fâcheux exemples.

C'est absurde et féroce à la fois de croire que la dureté du régime pénitentiaire peut moraliser, amender les délinquants : Non ! Au contraire : tous ces déséquilibrés, tous ces cerveaux malades devraient être traités d'une façon très humaine, largement tolérante, exempte de mépris.

L'es Ruff, les Hervé et autres détenus politiques ne devraient pas être l'objet d'un traitement plus généreux, plus humain, qui ressemblerait à un privilège. Tous les prisonniers devraient être traités ainsi ; et nous sommes assurés que ce serait encore le moyen le plus certain et le plus économique de sauver la société en sauvant les parias, appelés « méprisables apaches » par les collets-montés révolutionnaires.

Oui, crions pour que les prisonniers qui s'imposent le supplice de la faim soient traités avec égard ; mais soyons généreux aussi pour ne pas étriper notre conception de la responsabilité humaine et évitons ce sort exclusivisme qui fait déporter la famille des asservis en dignes et en indignes.

Nous apprenons qu'on vient de mettre au régime politique une dizaine de grévistes du bâtiment, arrêtés le 13 courant. Allons ! Allons ! qu'on se hâte de faire cesser les tortures. Ces horreurs qui n'ont que trop duré.

Protection Sociale

Notre pauvre société a, paraît-il, grand besoin d'être protégée. Le flot montant de la criminalité ébranle ses assises et il n'est que temps de la sauver du surin de l'apâche, de la pince du cambrioleur et de la diabolique cisaïsse du lâche saboteur.

Ce fut la pensée de courageux citoyens, émus des périls qui menacent la tranquillité des honnêtes gens, leurs propriétés, et même, Seigneur ! leur peau. Une hardie initiative suivit l'idée originale du plus clair génie d'entre eux, et une Ligue, — une de plus, — fut fondée.

La Ligue de Protection Sociale s'est juré de défendre les biens et la vie des bons citoyens de cette République. Dans ce but,

elle emploie les grands moyens : des affiches sont placardées, des réunions s'organisent.

On y maudit la faiblesse des législateurs, la pusillanimité des ministres, l'indulgence des juges.

On y dénonce les démagogues et ces faux sentiments d'humanité qu'ils répandent et qui empêchent d'écorcher vivants les trop peu scrupuleux observateurs de la Loi.

Pour protéger l'innocence de l'enfant, la vertu de la femme, le repos du vieillard et la libre besogne de l'homme fait, on vante au passant inconnu, au délinquant possible, la mansuétude des magistrats, la douceur de la police, les calmes plaisirs des villégiateurs à Fresnes. Et — ô logique ! — on en attend un sûr effet moralisateur !

Un dessinateur s'est trouvé (pas un artiste, non, mais enfin...) pour montrer, en une image vengeresse, l'odieux criminel, goûtant en sa cellule les biensfaits d'un régime confortable, d'une saine température, d'un agréable *far niente*, tandis qu'en face de lui, sa pitoyable victime, sortant encore ensanglantée de l'hôpital, retrouve en son triste logis sa femme et ses petits en loques, qui réclament du pain.

C'est d'une touchante bonne foi ! Une émotion attendrie vous prend devant la détresse de la victime abandonnée ; une indignation vous saisit contre ce criminel sans remords qui se prélassait sur la couche moelleuse de son joli cachot. On est empoigné comme à l'Amphithéâtre.

Mais ce n'est pas du théâtre ; cette charitable émotion, cette noble indignation doivent porter leurs fruits ! On forcera la main au Parlement, au gouvernement, on exigeront des répressions sans pitié ! Qu'en bâtie de nouvelles prisons, mais de vraies prisons, celles-là, aux cellules étroites et sans air, noires, humides, mortelles ! Qu'on vote de nouveaux crédits, s'il le faut ; on se rattrapera sur le régime des détenus. Plus de poulets rotis, de marennes vertes, de primeurs, de vieux bourgogne ! Du pain, et puis de l'eau ! Et de l'eau seulement, s'ils réclament !

Après quoi, on pourra faire de cette scandaleuse prison, de cette maison des délices, Fresnes, le palais du Chef de l'Etat, qui y sera mieux qu'à l'Elysée.

Et la société sera sauvée ! Et la vertu enfin triomphera du vice !

Je voudrais signaler, respectueusement, une petite circonstance à ces messieurs de la Ligue.

Certes, je ne discuterai pas avec eux : ils ont trop raison. Pas mal de lecteurs de ce journal ont pu apprécier, pour leur honneur, les douceurs enchanteresses de ces petits édén, les maisons centrales de la République.

Et m'attarderai-je à ces absurdes théories révolutionnaires qui prétendent comparaître les honnêtes spéculations des banquiers,

les pratiques vertueuses des marchands de

l'amitié et de pain à la sciure de bois,

aux canailleries abominables des voleurs qui

osent s'emparer d'une paire de chaussures à

d'un étalage ou d'un petit pain chez un boulanger ?

Non, n'est-ce pas ? C'est aussi idiot que si

l'on disait que l'organisation économique

l'augmentation du chômage sont pour quel-

que chose dans la fameuse accroissement de la criminalité.

Nuées que tout cela ! Ce n'est pas là-dessus que l'on bâtit une société solide, que l'on assure la prospérité d'une grande nation comme la France, le développement de son industrie, la puissance de ses armes !

Il est d'autres moyens. Le *carcer duro*,

le chat à nettoyez, le *hard labour*, la

guillotine quotidienne, sans oublier la torture pour arracher les aveux ! Voilà avec quoi on gouverne un pays, Monsieur Caillaux, qui joue à l'homme d'Etat.

Mais voici... dans la lie de la population,

dans la classe la plus honteuse du pays, s'agit un petit groupe de gens, qui grossit chaque jour, et qui veut tout casser, tout détruire, prétendant constituer une société meilleure que celle que nous a léguée l'expérience de nos aieux. Ces gens ont l'audace de se nommer anarchistes et prétendent supprimer ministres et patrons, parlementaires et gendarmes !

Et parmi ces anarchistes, s'il se trouve

en grand nombre des ces criminels politiques qui, pour avoir mérité de la République,

soyons généreux aussi pour ne pas étriper notre

conception de la responsabilité humaine et évitons ce sort exclusivisme qui fait déporter la famille des asservis en dignes et en indignes.

Certains ont un jour mal supporté les exigences d'un patron, l'insolence d'un contremaître et ne se sont pas bornés à une révolte platonique. D'autres ont éprouvé le besoin de venger sur quelque agent de l'autorité les brutalités de sa brigade. D'autres encore, harassés des besognes rudes et mal payées par des patrons millionnaires, lassés

de la misère perpétuelle, renvoyés de partout à cause de leurs idées, ont cherché leur subsistance, la nourriture de leur femme et de leurs gosses, dans des travaux non reconnus par la loi.

Les anarchistes ne rentent aucun de ceux-là, leurs camarades d'hier, leurs amis d'autrefois et de demain. Dans une société où le travail est méprisé, où le vol, la prostitution, l'exploitation chontée de la misère sont les seuls moyens de parvenir à la richesse, d'être influents et respectés, ils ne croient pas avoir le droit de condamner aucun moyen de gagner sa vie, d'assurer une paix existence à soi et aux siens.

Entre l'armurier qui fabrique les outils de massacre, le garçon de boutique qui vante au client la marchandise pourrie, le maçon qui bâtit les palais des riches, les taudis et les prisons des malheureux, et le cambrioleur qui diminue de quelques billets la fortune d'un Rothschild, l'ignoble salaire d'un Briand ou d'un Caillaux, le moins qu'ils puissent faire, c'est de ne pas choisir ; c'est d'accorder à tous, également victimes de l'iniquité sociale, leur sympathie et leur soutien. S'ils se révoltent, ils tentent un effort vers l'indépendance et la dignité.

Et si les châcals de la Ligue de Protection Sociale poursuivent leur immonde campagne, ils obtiennent la moindre augmentation de peine, la moindre aggravation de traitement qui puissent toucher un de nos camarades, ils pourront s'apercevoir de ce qu'est la solidarité de ces anarchistes. Toutes les forces de protection sociale ne les garderont pas de ses effets.

Albert Goldschild.

Les décrets de la "Guerre"

Dans la Dépêche de Toulouse, Eugène Fournière donne un bon point à la Guerre Sociale qui l'a mérité en se désolidarisant de l'affaire du Pont-de-l'Arche. La G.S. a fait à ce sujet un distinguo entre le sabotage intelligent et le sabotage soi-disant idiot qui nous rappelle l'étrange distinction entre l'armée révolutionnaire et l'autre.

L'acte d'Emile Henry, qui ressemble si fortement à celui du Pont-de-l'Arche, était donc un acte idiot ?

Que la G.S. daigne éclairer ses décrets. Nous ne comprenons pas bien.

Quant au Fournière, il comprend très bien, lui, qu'on n'obtient rien sans violence et que le jour n'est peut-être pas très loin où les offensés, les exploités, les sécularistes ombrinés et meurtris se leveront, en brandissant la torche de la vengeance, et qu'après les violences du présent apparaîtront comme bien anodines par comparaison.

Etant satisfait, le Fournière tient à voir se reculer le plus possible cet événement ; et ne prononce donc contre la violence, attendu, dit-il, « qu'avec nos institutions démocratiques, tout court, tout conspire à éclairer, à conseiller et renseigner la masse ignorante pour la déterminer à se faire, pacifiquement, un meilleur destin » !

On croirait lire une homélie des Débats.

Passe pour le Fournière. Il est logique. On ne raisonne pas autrement quand on est de l'autre côté de la barrière, du côté de l'assiette. Mais la Guerre ? Où veut-elle en venir avec ces crétins illogismes ? Les Révolutionnaires révolutionnaires, partisans du sabotage modéré, du régime républicain d'abord, de la sociale — qui sait laquelle ! — ensuite, du monopole de l'enseignement, de la discipline de fer, du bulletin blanc, qu'est-ce donc que ces révolutionnaires-là ? Encore une fois, où veulent-ils en venir ?

Petits Pavés

Liberté ! Liberté !

C'est par ce cri projeté sur l'air des lampons que nos bons nationalisants, alias clercs, accueillaient, primo, la loi contre les congrégations, secundo, celle de la séparation. Ils avaient fourré bien raison de rouper contre la loi : quelqu'ent-ils ces sacrés p'tits pères de famille, âgés au plus de dix-huit printemps, contre le père Combès qui traitait les moines comme de vulgaires anarchistes. Seulement, non de Dieu, nous ne marchions pas au cri de Liberté. Que vouliez-vous, la bande flamande nous donnait la nausée et le bœuf ensouillé ne nous disait rien qui vaille, pas plus d'ailleurs que le fameux bloc de « dépenses républicaines ». Nous avions fichtre bien raison de répondre par des gnous aux coups de gourdins que cherchaient à nous asséner la haute crapule blasphemée en criant Liberté, puisqu'aujourd'hui elle fait cause commune avec ses ennemis d'hier pour demander contre les révolutionnaires des lois plus féroces que celles de 94.

Toute la bande de fumistes qui se croit honorable parce qu'elle fait partie de l'« aquarium fait chorus ». Nous avions fichtre bien raison de répondre par des gnous aux coups de gourdins que cherchaient à nous asséner la haute crapule blasphemée en criant Liberté, puisqu'aujourd'hui elle fait cause commune avec ses ennemis d'hier pour demander contre les révolutionnaires des lois plus féroces que celles de 94.

Et parmi ces anarchistes, s'il se trouve

en grand nombre des ces criminels politiques qui, pour avoir mérité de la République,

soyons généreux aussi pour ne pas étriper notre

conception de la responsabilité humaine et évitons ce sort exclusivisme qui fait déporter la famille des asservis en dignes et en indignes.

Certains ont un jour mal supporté les

exigences d'un patron, l'insolence d'un contremaître et ne se sont pas bornés à une révolte platonique. D'autres ont éprouvé le

besoin de venger sur quelque agent de l'autorité les brutalités de sa brigade. D'autres encore, harassés des besognes rudes et mal

payées par des patrons millionnaires, lassés

de détention, le gouvernement s'aperçoit que Hervé devait accomplir sa peine à Clairvaux. C'est tellement évident que Rochefort lui-même avoue dans la Patrie qu'il faut être en république pour voir ça.

Dame, c'est la fameuse liberté de la presse !

Mais, nom d'un p'tit bonhomme, soyez donc logiques, relisez vos fameux manuels d'histoire. Le grand homme que vous avez statué, dont vous faites connaître la vie et apprendre les œuvres à nos gosses, Victor Hugo, puisqu'il faut le nommer, a écrit l'Histoire d'un Crime et Napoléon le Petit, dont certains passages sont austres durs que les articles que vous poursuivez ; seulement, las de fumistes, il écrivait contre l'homme du 2 Décembre, alors que vous êtes tous

venus être les hommes de tous les jours.

Comme Badinquet, vous obéissez à toute

la clique nationaliste.

Tartufe a changé de visage, mais il tire toujours les ficelles qui font trembler les

partis.

Voyez plutôt la fameuse République Française, le journal de l'affameur Méline, qui,

la semaine dernière, passait de la pompadour sur la calvitie de Caillaux parce que le gouvernement avait refusé à un ouvrier de l'Etat d'aller à Berlin. Le triste sire qui a pondu cette petite ordure ne peut comprendre que l'on soit cégétiste, comme il dit, anarchiste et ouvrier de l'Etat. Faut-il que cet empêcheur ait le cerveau obtus pour ne pas comprendre que si pendant 9 ou 10 heures qu'un ouvrier est employé par l'Etat, il doit ses forces, son travail à l'Etat ; mais qu'une fois sorti de l'usine, de la manufacture, il doit redevenir un homme, qu'il a droit à la liberté dont la R. F. se réclame, qu'il peut être anarchiste si ça lui plaît et que, au nom des fameuses déclarations des droits de l'homme et du citoyen, déclarations officielles jusque dans les écoles, il ne peut être inquiété pour ses opinions politiques ou religieuses.

Mais la Liberté républicaine et les non moins républicaines déclarations sont des mots, de grands mots qui ont besoin de grands remèdes.

José Landes.

PROPOS D'UN PAYSAN

La Crise des Campagnes

L'article paru dans la *Bata*

AU MEXIQUE

Les Libertaires bataillent toujours

Les camarades de *Regeneration* sont toujours dans les geôles très républicaines des Etats-Unis, car ils ne possèdent pas la somme réclamée comme caution pour leur mise en liberté provisoire. On avait pu trouver l'argent nécessaire pour R. Flores Magon, lequel, comme nous le disions la semaine dernière, s'était remis aussitôt de toutes ses forces, à lutter pour ses frères en révolte. Mais voici que *Cultura Proletaria*, l'organe anarchiste espagnol de New-York, a reçu au moment de mettre sous presse, le 15 juillet, le télégramme suivant : « Ricardo F. Magon a été arrêté hier à nouveau ».

La complicité du gouvernement américain avec le traître Madero est partout manifeste. Ce gouvernement, qui a permis le passage de troupes maderistes sur son territoire, qui tolère des expéditions de filibustiers pour le compte des capitalistes yankees, soit au Mexique, soit à Cuba, soit dans le centre Amérique, ce gouvernement ose impliquer nos camarades de violation de la neutralité ! Une action protestataire énergique devrait lui répondre partout où se trouve un représentant officiel des Etats-Unis. Les libertaires Mexicains ont besoin de l'aide de tous, sous toutes les formes, qu'on le sache bien.

La révolution est d'ailleurs aux prises avec des difficultés terribles. Elle a contre elle non seulement les forces porfiristes et maderistes du Mexique, non seulement des filibustiers payés par les capitalistes et des traitres comme Juan Sarrabia, que l'or maderiste a tourné contre ses anciens amis, la révolution a encore contre elle les socialistes des Etats-Unis (1) et même, ô honte ! certains anarchistes individualistes comme ceux de la *Cronaca Sovversiva* et du *Novatore* deux organes italiens d'Amérique.

Quelques-uns de ces faux amis se sont rendus à Tucana, en Basse-Californie, où ils n'ont rencontré que des aventuriers, des gens de sac et de corde, les libertaires ayant été défaites sur ce lieu, comme nous avons dit, par 800 maderistes, non sans en avoir abattu soixante bien qu'ils fussent 90 seulement et manquassent de munitions. Eh bien, cette visite a suffi à nos individualistes pour proclamer que la révolution actuelle n'avait ni caractère politique, ni économique ; ce ne pouvait être, pour eux, qu'une louché opération financière !

(1) Les révolutionnaires mexicains ont encore contre eux, en quelque sorte, les Herveistes, qui, par leur silence persistant, se font les complices des socialistes.

La folie du débinage, dont sont atteints tant d'individualistes, prend ici une forme abominable, trop abominale, pensons-nous, pour qu'il n'y ait pas exagération involontaire. Les camarades de *Regeneration* veulent encore croire à la bonne foi de ces détracteurs et leur offrent le journal pour qu'ils s'expliquent.

Disons en passant que Tucana n'est qu'un petit village de 150 habitants (important par sa situation sur la frontière de la Basse-Californie) et que la révolution bat son plein dans tout le Mexique, qui compte trente-un Etats, 66 îles, et environ 16 millions d'habitants.

Les anarchistes dont nous parlons sont peut-être allés à Tucana, (où ils n'ont passé que deux jours) avec l'idée de trouver une grande ville et une armée d'anarchistes les accueillant avec des hymnes anarchistes, et convaincus qu'il suffirait d'une semaine ou deux pour instaurer l'anarchie dans tout le Mexique. Mais comme l'écrit Canimita dans *Regeneration*, la révolution actuelle se heurte comme toutes celles qui l'ont précédée, à des éléments de toutes sortes : porfiristes, catholiques, maderistes, scientifiques, radicaux, modestes et ambitieux, révolutionnaires sincères et félons, conscients et inconscients, enthousiastes et indifférents. Seulement, parmi tous ceux-là, les libertaires combattent avec héroïsme et désintéressement. La mort de tant de bons camarades sur les champs de bataille mexicains le prouve assez, ainsi que l'existence difficile et le labeur acharné des camarades de *Regeneration*.

Du reste, dans tous les Etats, la lutte se poursuit aussi vigoureuse, aussi diverse qu'au premier jour. Les libertaires qui ont été les premiers à se soulever contre l'infâme Diaz n'ont pas cessé le bon combat. Tout en luttant les armes à la main, ils ont semé le bon-grain et le peuple des mines, des haciendas et des villes, jusqu'aux Indiens eux-mêmes se soulèvent à leur tour de place en place et viennent à eux. A l'heure où paraissait le dernier numéro de *Regeneration* que nous avons reçu (celui du 8 juillet) des grèves sans nombre leur étaient signalées, grèves expatriatrices pour la plupart. La semaine précédente, les libertaires avaient victorieusement soutenu de longs combats contre les troupes maderistes. Dans l'Etat de Chihuahua il ne s'est pour ainsi dire point passé de jour sans combat.

R. BORDE VAN EYSINGA.

Il n'est pas impossible que son hypothèse originale de « l'atome fluide » renouvelée, dans un avenir plus ou moins rapproché, les principes de la philosophie naturelle.

Il paraît que beaucoup de camarades ne s'expliquent pas clairement les motifs de ma disparition d'un journal anarchiste où je collaborais depuis déjà cinq ans. Depuis trois mois, plusieurs militants bien connus ont émis en toute liberté leur opinion sur « l'Affaire Pratelli » sans qu'il m'ait été possible de leur répondre une seule ligne dans les journaux d'idées de la langue française (1). Les sons de cloche ont été nombreux et variés et, à en juger par les articles récents, il semble qu'ils ne soient pas près de s'éteindre. Alors que les uns s'imaginent que je me suis fait le défenseur de la science officielle, les autres supposent que j'en suis l'adversaire systématique. Les uns m'accusent de vouloir renouveler la science, du moins en partie, et de me conseiller de mener un peu de scepticisme à ma « ferveur maladroite ». Même, certains pédagogues qui, comme beaucoup d'autres, a combattu ma théorie philosophique sans avoir sérieusement étudié mes articles, a appelé sans rire « l'hypothèse nouvelle » M. Pratelli une conception de l'étoffe du monde vieille d'au moins trente ans. Et tandis que l'un, en vertu d'un droit que je lui conteste, défend aux camarades instituteurs de goûter au fruit défendu, l'autre, dans

(1) Sauf cependant dans le *Réveil de Genève* qui a accueilli mon article *Vers la Vérité*.

Les camarades Rangel et Salazar qui opèrent par là ont eu affaire, une fois de plus avec la sauvagerie des maderistes, lesquels, après avoir arboré le drapeau blanc, ont laissé approcher nos amis pour tirer sur eux de plus près !

Dans l'Etat de Coahuila, le camarade E. Canipa, qui avait son quartier général dans la Sierra del Burro comme nous avons déjà dit, a mis en déroute une colonne de maderistes après un jour entier de bataille ; nos camarades ont eu un mort et cinq blessés dans cette aventure et les maderistes cinquante-sept morts et vingt-cinq blessés. Il faut dire que la conscience de combatte pour un haut idéal vaut à un libertaire la force et le courage de dix malheureux inconscients racolés par les gouvernements.

En même temps qu'il est un combattant et un apôtre, Emilio Campa possède de sérieuses connaissances médicales ; aussi se charge-t-il lui-même de soigner les blessés, qu'ils soient maderistes ou libertaires.

Les hommes du général Zapata qui, dans le Morelos, ont pris possession de la terre, se sont mis depuis à la travailer et l'ensemencer de maïs et autres céréales, mais avec le fusil en bandouillère. A Jalapa, capitale de l'Efaç de Veracruz, une rencontre sanglante entre révolutionnaires et gouvernementaux a fait onze morts et vingt-neuf blessés.

La colonne du camarade Emilio Guerero qui se trouvait encore en Basse-Californie s'est retirée dans la montagne, d'où elle descend tous les jours pour livrer quelque combat aux gouvernementaux.

Les nouvelles reçues directement ne peuvent donner, à cause de la censure,

une idée complète de l'activité révolutionnaire dans tout le pays. Mais des aveux échappés aux journaux bourgeois mexicains ou américains fournissent des données intéressantes. Exemple : « L'Etat de Morelos est ruiné par les dépréciations des révolutionnaires qui, par milliers, dévastent les propriétés ou s'emparent des terres » — *El Díaro*. — « Un grand nombre de révolutionnaires qui avaient d'abord combattu avec Madero n'ont pas rendu les armes et prennent possession des terres par la violence. » — *El Imparcial*. — « Cinq bataillons vont être envoyés dans la région de Cocorit pour y occuper les points stratégiques et contenir les Yaquis » — *El Imparcial*. etc., etc.

Les Indiens Yaquis, race vaillante mais horriblement opprimée, se sont en effet révoltés en masse au cri libérateur de : Terre et liberté ! Et cela, grâce à la perfidie de Madero. Connaissant les aptitudes guerrières des Yaquis, Madero leur avait dit de le secourir contre Diaz, les Yaquis ayant refusé, il leur promit

de leur rendre les terres dont ils ont été si odieusement spoliés ; alors, comme un seul homme, les valeureux Indiens se levèrent en armes et luttèrent jusqu'au bout, versant abondamment leur sang pour la révolution. La paix signée, les Yaquis rappelèrent à Madero sa promesse ; celui-ci, avec la perfidie d'un politicien consommé leur fit croire qu'il allait envoyer des émissaires à cet effet pendant qu'il assurait à ses amis les propriétaires que jamais il ne toucherait à « leurs » terres. Peu après, les Indiens ayant passé à l'action, il décidait d'envoyer des troupes pour les massacrer.

Nous n'en finissons pas s'il nous faut faire rapporter toutes les trahisons, plus infâmes les unes que les autres, accumulées par le millionnaire négrier depuis sa volte-face pourtant si récente. Nous ne pouvons relever non plus, faute de place, toutes les révoltes de péons (ouvriers agricoles) signalées aux quatre coins du Mexique.

En plusieurs endroits leurs grèves ont été suivies d'expropriation, d'incendie, de destruction du mobilier patronal et surtout des instruments de torture. Car les malheureux vivent dans un véritable état d'esclavage. Ils ne peuvent sortir du domaine de l'exploitation où ils sont attachés (hacienda) et s'ils tentent de s'enfuir, ils sont mis à la torture, tout comme faisaient les anciens avec leurs esclaves. Soumis à un règlement féroce, le moindre manquement leur vaut des traitements barbares. Tenus de fournir, du soleil levant au couchant, un labeur extenuant, ils sont payés à raison de quelques sous par jour, parfois 25 centimes seulement.

De tout cela et de bien d'autres faits, la presse vendue ne souffle mot, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Sans parler de la censure, Madero disposait d'arguments irrésistibles : les vingt millions que Diaz lui a remis pour sauver sa vieille carcasse. La presse française observe un silence intéressé pour d'autres raisons encore. Le tiers du territoire de la Basse-Californie, le tiers le plus riche en mines, est possédé en effet par une compagnie française à une des nombreuses et si fructueuses concessions de Diaz.

Vous le voyez, camarades de tous les pays, les libertaires mexicains à qui il manque, à qui il manque toujours de l'argent et des armes, ont fait une besogne immense au Mexique ; ils auraient instauré le communisme libertaire, dans une province au moins, si on les eut davantage aidés. Leurs organisateurs sont emprisonnés et la tête de R. Magon est mise à prix par le sinistre Madero (lequel offre 100.000 francs) ; des trahisons les ont atteints ; des ennemis de tout poils les entourent, mais malgré tout ils tiennent

bon et leur héroïsme triomphera de tout s'il leur est venu suffisamment en aide.

Communistes libertaires de tous pays, pensez à vos frères mexicains.

AVIS

Tous les envois de fonds, soit pour le journal *Regeneration*, dont l'existence est loin d'être assurée, soit pour aider directement à la révolution, doivent être adressés au camarade Manuel Garza, 519 1/2 E. 4 th. st. à Los Angeles (Cal.) Etats-Unis d'Amérique.

Les Temps Nouveaux demandent des nouvelles exactes sur le Mexique. Nos camarades n'ont qu'à lire ou à faire lire, comme nous-mêmes, l'organe des libertaires Mexicains qui paraît chaque semaine.

Le mouvement international

ITALIE

Vers la grève générale

Une grande lutte est engagée entre le Capital et le Travail, depuis quelques jours, dans l'île d'Elbe et sur d'autres points du pays. Dans cette île tant parcourue par Pietro Gorini, le grand propagandiste récemment disparu, un courant anarchiste se dessine nettement parmi les nombreux travailleurs des mines, du port et des usines métallurgiques. C'est ce qui nous explique l'action énergique et la grande solidarité de ces différents travailleurs qui étouffent si fort la presse bourgeoise italienne.

Après avoir vu leurs réclamations repoussées par le patronat, les métallurgistes de Portoferriano (centre industriel de l'île d'Elbe) au nombre de 2 000 environ, ont aussitôt quitté le travail avec un ensemble admirable, laissant les machines en marche et les hauts fourneaux allumés, au grand dam des exploitants. Pas un jaune n'est resté ! Tous s'en furent, jusqu'aux portiers, jusqu'à une partie des employés de bureau.

Mais la Société des hauts fourneaux de Portoferriano fait partie d'un trust qui comprend les établissements de Piombino, Savone, etc., ainsi que l'exploitation des mines d'Elbe. A peine la grève des métallurgistes était-elle connue des travailleurs du port et des chargeurs des mines, que ceux-ci, faisant cause commune, présentaient un ultimatum à la Société. Sur le refus de celle dernière, une grève de solidarité fut déclarée, unanimement. Le lendemain l'entrée des mines fut interdite aux mineurs proprement dits par les patrons qui répondaient ainsi à la grève voisine par le lock-out. De ce fait, 10 000 travailleurs se trouvaient solidaires dans la seule île d'Elbe.

Cependant à Piombino les ouvriers des hauts fourneaux présentaient, vers le même temps, leurs réclamations à la Direction. Au lieu de répondre, même négativement, celle-ci fit aussitôt appel à la force armée, laquelle chassa hors de l'établissement, baïonnette au canon, les ouvriers laïques qui avaient les premiers formulé leurs revendications. Par solidarité tous leurs camarades les suivirent. Le 15 juillet le trust avait étendu son lock-out à toute son exploitation.

Les choses en étaient là le 23. L'île d'Elbe a été bondée de soldats, bien entendu. L'île est autant dire en état de siège. Le 21, la Société des hauts fourneaux citait trois mille ouvriers grévistes à comparaître tous devant le tribunal de Volterra pour cause de dommage que lui a causé la grève !

On peut noter d'ailleurs, comme un réveil du prolétariat italien tout entier. Après la grève de Milan et la grande grève de paysans de la province de Ferrare, puis la grève agricole de Gubbio où le clergé, év-

Tour à tour, les deux thèses, réformiste et révolutionnaire, statistique et antistatistique, sont clairement exposées. L'auteur, est-il besoin de le dire, montre tous les avantages et connaît en faveur de la tactique révolutionnaire, d'action directe.

Dans la même collection, la deuxième édition de : *Le Syndicalisme Révolutionnaire*, par Griffuelles, l'une des meilleures brochures de propagande et sous un format restreint, l'une des plus complètes.

C'est l'exposé à la fois le plus clair et le plus succinct de la doctrine syndicaliste sous ses aspects les plus divers.

Dans la même série : *Le Premier Mai, historique, but, résultat*.

Chaque brochure, o. fr. 10 francs.

Ces trois brochures sont en vente au *Libertaire*.

LES REVENDICATIONS

DU SEXE FÉMININ.

Les Revendications du Sexe féminin, par Gayvallet, brochure à 10 centimes, en vente au *Libertaire*.

Cette brochure diffère de celles du même genre qui ont paru jusqu'ici : C'est la première fois que l'on considère la situation affreuse de la femme, non pas comme ouvrière (question déjà traitée), mais comme femme (ouvrière ou bourgeoisie), femme esclave de l'homme, femme dont la vie morale est souvent une souffrance continue.

L'auteur a fait quelques concessions (qu'il a cru nécessaires) au système politique et légal, voulant agir sur les personnes de toutes les opinions et la femme étant souvent plus esclave dans la bourgeoisie que dans le prolétariat. En effet, le proléttaire, travaillant toute la journée au dehors, ne peut pas être un tyran bien dur pour sa femme.

A lire, à titre de curiosité, une *Déclaration des Droits de la Femme*, aux pages 6 et 7, et quelques autres déclarations aux pages suivantes.

BIBLIOGRAPHIE

Autant la littérature anarchiste est riche en brochures bon marché, autant la littérature syndicaliste semble pauvre.

Il faut donc signaler les trois brochures que vient de faire paraître la *Publication Sociale* : les *Deux Méthodes Syndicalistes*, par P. Delesalle.

Plus que jamais peut-être la question de méthode reste à l'ordre du jour. Aussi une réédition mise à jour de la plaquette de P. Delesalle, les *Deux Méthodes Syndicalistes*, est-elle chose utile pour la propagande.

que en tête, marche avec les grévistes l'enfin la grande grève lock-out d'Elbe-Piombino. Et des bruits de grève générale commencent à circuler.

Mais, encore une fois, que les camarades italiens veulent bien sur les mauvais bergers que le socialisme émancipant a introduits dans les Bourses du Travail. Il n'y a rien à attendre de bon de ces politiciens qui ont étouffé le splendide mouvement des paysans et tant d'autres avant celui-là.

La Fête de « La Ruche »

La 5^e fête annuelle de La Ruche aura lieu le 6 août prochain.

Le rendez-vous général est fixé à la gare Montparnasse, à 8 heures du matin. Départ de Paris à 8 h. 34.

Le premier départ de Rambouillet, pour les camarades désireux de rentrer dîner chez eux, se fera par le train de 6 heures du soir. — Les excursionnistes qui assisteront au bal et à la fête de nuit prendront les trains qui se succéderont à partir de 10 h. 38 et qui les amèneront à Paris à 11 h. 30 du soir.

Programme de la fête. — A 10 h. 1/2 : réception à la gare de Rambouillet des excursionnistes.

A midi : déjeuner champêtre dans les prés et bois de la propriété. On trouvera à « La Ruche » : pain, viandes froides, charcuterie, conserves, vins, bière, lait, café ; les excursionnistes sont priés d'apporter leur couvert.

A 2h. 30 : grand concert instrumental, donné par l'harmonie de « L'Eglantine ».

A 3 h. 30 : concert (chants, représentation) offert par les enfants de « La Ruche » ; allocution par Sébastien Faure.

A 6 h. 30 : dîner champêtre, dans les mêmes conditions que le déjeuner.

A 8 heures : fête de nuit, bal, illuminations, feu d'artifice.

A 9 h. 45 : retour.

Prix des cartes donnant droit à l'excursion Paris-Rambouillet et retour en troisième classe : grandes personnes, 2 fr. 50 ; enfants, 1 fr. 50 (de 3 à 7 ans).

On trouve des cartes aux bureaux du « Libertaire », dans toutes les coopératives de Paris ou de la région parisienne et chez l'organisateur G. Franssen, 12, rue Liancourt (14^e), qui envoie prospectus, renseignements et cartes d'excursion contre mandat.

Eu égard à la grande affluence, on est prié de prendre ses cartes à l'avance.

NOTES

Au grand émoi des gens bien pensants, des hommes politiques, un historien, un auteur dramatique vont réhabiliter Mandrin.

Tout le monde connaît l'histoire de ce fauves bandit : à la tête d'une bande d'individus avinés, sordides, il parcourt principalement le Dauphiné, semant la terreur sur son passage. Il s'attaqua aux villes après avoir terrorisé les villages, les faisant contribuer comme un capitaine victorieux après un siège.

Il donnait ainsi l'exemple aux généraux de Napoléon.

D'ailleurs, voici ce qu'écrivit J. de Spengler : « Napoléon qui devait s'y connaître, ne se faisait guère d'illusions sur la moralité de ses valets. Au fait, dit-il un jour à Sainte-Hélène, j'aurais pu faire fusiller tous mes généraux en chef, il n'en est pas un qui ne l'a mérité. Lannes prenait dans les caisses de la garde dont il avait le commandement les sommes nécessaires pour meubler son palais : 300 ou 400,000 francs.

Napoléon écrivit à Marmont le 8 mai 1808 : « Vous n'avez pas le droit de forcer la caisse. » Les mémoires du temps sont pleins des vols des glorieux généraux. Ils lèvent des impôts et les empochent. Napoléon écrivait encore, le 21 février 1808 : « J'ai fait donner ordre à Masséna de verser les deux millions qu'il a soustrait. »

On voit que le banditisme de Mandrin n'était pas plus grand que celui des généraux de Napoléon.

Jouissiez avide avant tout du bien d'autrui, courrant ses opérations du prétexte de l'intérêt général, dépouillant au nom de ses principes des contrées terrorisées, Mandrin avait laissé à d'autres le soin d'achever son œuvre ; ces autres sont venus. — Eh oui ! ils sont venus, nous voyons tous les jours ses disciples opérer à la Bourse, au Parlement, dans le gouvernement, dans la presse, partout où se dresse le capitalisme avilissant, et l'on peut franchement dire qu'ils continuent dignement et même surpassent le bandit Mandrin.

M. Montorgueil serait bien aimable de nous dire la différence que l'on peut faire entre un Mandrin ou un Cartouche et un homme d'affaires actuel, un politicien, un général d'Amade ou autre, qui pillent, ruinent et saccagent tout sur leur passage, à l'égard des financiers qui aujourd'hui nous gouvernent comme Mandrin régissait les Dauphinois.

Ernest Duté.

Camarades,
par tous les moyens
venez en aide
au LIBERTAIRE

VIENT DE PARAITRE :

L'Initiation Sexuelle

Tous les pères et mères ont pour devoir de lire ce livre

Enfin l'on vont s'écrire toutes les personnes éprises de progrès et de vérité. C'est qu'en effet un livre qui traite de l'initiation sexuelle de l'enfance est attendu, on peut le dire, depuis des siècles. Le Congrès international d'hygiène scolaire, qui s'est tenu à Paris en août 1910, s'est longuement occupé de cette question, et nombre d'émérites professeurs ont été d'accord qu'il était grand temps de donner aux enfants des notions scientifiques sur les choses de la sexualité. Vers la même date, un projet de loi déposé à la Chambre italienne demandait qu'un enseignement de cet ordre fut institué dans toutes les écoles de la péninsule.

Mais chacun s'accorde à reconnaître que c'est là une matière délicate et que quel manuel n'existe encore.

Ce manuel, les pères et mères de famille, ainsi que les instituteurs le trouvent dans l'*Initiation Sexuelle*.

Au très grand mérite de fournir les moyens pratiques de donner aux enfants un enseignement sexuel avec tout le tact, tout le doigté désirables, l'auteur joint celui, non négligeable de décrire, en des termes accessibles à tous, les phénomènes de la reproduction humaine, qu'aucun adulte ne devrait plus ignorer.

En outre, ou plutôt à cause de ses qualités de naturel, de mouvement et de vie, la langue de l'auteur est d'une grande simplicité. Aussi est-ce avec un véritable charme que l'on suit pas à pas, de l'âge le plus tendre à l'âge adulte, les deux enfants, un garçon et une fille, qu'il nous présente dans cet enseignement en action.

Répondant ou allant au devant des questions de l'enfant pris en général ; traitant, dans une note rigoureusement scientifique, tous les sujets sexuels (génération végétale, animale et humaine, onanisme, maladies vénériennes, etc.), et cela, il est bon de le répéter, avec un tact parfait, cet ouvrage, on peut l'affirmer, satisfait de la manière la plus élevée, la plus vérifiable et la plus pratique à la fois, à la grande nécessité de notre époque.

Un volume, avec figures dans le texte. Prix : 3 fr. ; franco : 3 fr. 25.

En vente au *Libertaire*

A LA « DÉPÈCHE »

Au directeur de la *La Dépêche* de Toulouse, journal de la ploutocratie du Midi.

Dans un article où le jésuitisme le dispute à la canaillerie, le directeur de *La Dépêche* de Toulouse, essaye, du reste comme il le fait presque tous les jours, de démontrer que les déclarations des antimilitaristes ne sont que fanfaronnades. Au cours d'une mobilisation, dit-il, les antimilitaristes mettraient sac au dos, ne seraient-ce que par crainte de la cour martiale. Le Pierre et Paul de *La Dépêche*, nous croit aussi à l'abri que la tourbe d'électeurs qu'il abreuve tous les matins de ses phrases courtes et empoisonnées. Sac au dos, heu ! peut-être aussi ; mais pour faire comme les gardes françaises qui, en 1889 aidèrent au peuple à prendre la Bastille.

Le potest est donc votre dernier argument ? Quoi ! parce que des ouvriers réclament leur droit à la vie, morigènent et houplissent quelque peu les trahirs et les jaunes, vous n'avez pas assez de mots pour flétrir ces faits odieux, indignes, révoltants, et pour nous inculquer vos idées sur la patrie, vous ne parlez rien moins que de nous coller au mur ? Oh ! nous savons bien que vous en êtes capables, que vous rezvez même une saignée afin d'endiguer le flot qui monte. Nous voyons bien que les lauriers du gnom Fouquier et de Galifet, de si minstre mémoire, vous tentent, mais sachez bien, ô dégotau et vénal folliculaire, que la cour martiale dont vous nous parlez, ne nous effraye point. Car il pourra bien se faire que les patrons qui vous payent pour jeter quotidiennement l'insulte et la calomnie sur ceux qui luttent pour la liberté, soient les premières victimes de leur rapacité. L'histoire nous enseigne que les escadres, ont su faire payer quelqu'fois à leurs matières, leur cruauté et leur arrogance.

Le potest est donc votre dernier argument ? Quoi ! parce que des ouvriers réclament leur droit à la vie, morigènent et houplissent quelque peu les trahirs et les jaunes, vous n'avez pas assez de mots pour flétrir ces faits odieux, indignes, révoltants, et pour nous inculquer vos idées sur la patrie, vous ne parlez rien moins que de nous coller au mur ? Oh ! nous savons bien que vous en êtes capables, que vous rezvez même une saignée afin d'endiguer le flot qui monte. Nous voyons bien que les lauriers du gnom Fouquier et de Galifet, de si minstre mémoire, vous tentent, mais sachez bien, ô dégotau et vénal folliculaire, que la cour martiale dont vous nous parlez, ne nous effraye point. Car il pourra bien se faire que les patrons qui vous payent pour jeter quotidiennement l'insulte et la calomnie sur ceux qui luttent pour la liberté, soient les premières victimes de leur rapacité. L'histoire nous enseigne que les escadres, ont su faire payer quelqu'fois à leurs matières, leur cruauté et leur arrogance.

On a vu du Foulon suspendus aux lanternes et des têtes de princesses au bout d'une pique. Au procès de l'affiche rouge, Gobier vous a dit : « Vous êtes maintenant dans une situation où lutter pour la liberté, vous ne parlez rien moins que de nous coller au mur ? Oh ! nous savons bien que vous en êtes capables, que vous rezvez même une saignée afin d'endiguer le flot qui monte. Nous voyons bien que les lauriers du gnom Fouquier et de Galifet, de si minstre mémoire, vous tentent, mais sachez bien, ô dégotau et vénal folliculaire, que la cour martiale dont vous nous parlez, ne nous effraye point. Car il pourra bien se faire que les patrons qui vous payent pour jeter quotidiennement l'insulte et la calomnie sur ceux qui luttent pour la liberté, soient les premières victimes de leur rapacité. L'histoire nous enseigne que les escadres, ont su faire payer quelqu'fois à leurs matières, leur cruauté et leur arrogance.

Qu'il soit donc bien entendu que ceux qui s'intéressent au but de « L'Espérance » veulent bien lui donner tous leurs travaux d'impression, au lieu de faire réaliser des bénéfices à des mai-

POUR « L'ESPÉRANCE »

Aux amis de l'Imprimerie communiste « L'Espérance »

Camarades,

Voilà un an que « l'Espérance » a été fondée.

Depuis juin 1910, nous avons traversé de pénibles crises et passé bien des vicissitudes au cours desquelles l'apport primitif de capital, de 20.000 francs s'est élevé successivement à 28.000 francs.

Il y a donc — au cours d'une année de début — 8.000 francs qui ont été préités à « l'Espérance » pour ne pas la laisser sombrer, entraînant avec elle le but de propagande qu'elle s'était assigné.

C'est pour éviter cette « faille morale » que nous avons persisté, malgré les difficultés, et nous sommes heureux d'avoir pu le faire en vue du but final.

Le potest est donc votre dernier argument ? Quoi ! parce que des ouvriers réclament leur droit à la vie, morigènent et houplissent quelque peu les trahirs et les jaunes, vous n'avez pas assez de mots pour flétrir ces faits odieux, indignes, révoltants, et pour nous inculquer vos idées sur la patrie, vous ne parlez rien moins que de nous coller au mur ? Oh ! nous savons bien que vous en êtes capables, que vous rezvez même une saignée afin d'endiguer le flot qui monte. Nous voyons bien que les lauriers du gnom Fouquier et de Galifet, de si minstre mémoire, vous tentent, mais sachez bien, ô dégotau et vénal folliculaire, que la cour martiale dont vous nous parlez, ne nous effraye point. Car il pourra bien se faire que les patrons qui vous payent pour jeter quotidiennement l'insulte et la calomnie sur ceux qui luttent pour la liberté, soient les premières victimes de leur rapacité. L'histoire nous enseigne que les escadres, ont su faire payer quelqu'fois à leurs matières, leur cruauté et leur arrogance.

Actuellement, tout fait prévoir qu'enfin les camarades ont compris que, pour que « l'Espérance » vive, il fallait lui donner beaucoup de travaux.

Qu'il soit donc bien entendu que ceux qui s'intéressent au but de « L'Espérance » veulent bien lui donner tous leurs travaux d'impression, au lieu de faire réaliser des bénéfices à des mai-

sons patronales.

L'Espérance a été fondée dans un but unique de propagande. C'est là son originalité et ce qui doit lui assurer le succès de tous les amis de l'espérance.

L'Espérance s'adresse à tous les camarades et en particulier à nos amis des syndicats : c'est eux que dépendra sa survie.

« L'Espérance »

8 juillet 1911.

P.-S. — Notre camarade Jacques Long ayant dû — le 8 juillet — quitter les fonctions d'administrateur pour cause de santé, prière d'adresser tout ce qui concerne « l'Espérance » au camarade Georges Fournier, administrateur délégué depuis cette époque.

Imprimerie Communiste « L'ESPÉRANCE », 1, et 3, rue de Steinkerque, Paris-18^e.

Afiches, journaux, brochures, travaux de ville, etc. — Téléphone 429-92.

Un Livre Utile

Moyens d'éviter la grossesse, par G. Hardy.

1 fr. 25 francs, 1 fr. recommandé.

Cet ouvrage est précédé d'un exposé des motifs individuels, familiaux, sociaux de vulgariser la préservation sexuelle.

Il est divisé en deux parties :

1^{re} Notions sur la génération, union sexuelle, fécondation ;

2^{re} Moyens d'éviter la conception, à employer soit par l'homme, soit par la femme. Tous les procédés jusqu'ici connus d'éviter la grossesse sont ensuite exposés en détail, manière dont ils sont fabriqués, manière de les employer, nettoyage, entretien en bon état, avantages et inconvénients, etc... Sous ce rapport, cette brochure est certainement la plus complète qui ait paru jusqu'aujourd'hui.

Camarades, si vous voulez que la presse anarchiste vive, abonnez-vous au *Libertaire* et aux *Temps nouveaux*.

Pour tout ce qui concerne l'*Oeuvre de la Presse révolutionnaire*, s'adresser à E. Guichard, 58, rue des Cétes, Aubervilliers (Seine).

Souscription : groupe d'Angers-Doué, 2 francs ; anonyme, 0 fr. 50 ; L. C., à Passy-Villebœuf, 1 fr. ; Foyer Populaire, 0 fr. 50. Total, 4 francs. Merci à tous.

Un volume : 2 fr. 75 ; Franco : 3 fr. 25.

CHAMPS, USINES, ATELIERS
Par Pierre KROPOTKINE

Un volume : 2 fr. 75 ; Franco : 3 fr. 25.

L'Agitation

SAINT-DENIS

La trahison du sieur Métivier, a été pour l'hebdomadaire socialiste de la localité, l'occasion d'une petite malversation à l'égard des militants anarchistes syndiqués.

La chose ne doit pas surprendre. C'est assez dans l'habitude des bons copains du parti unifié. Mais, cette fois, c'est un peu trop gros pour passer : et nous manquons à notre devoir le plus élémentaire en protestant point.

Il est évident que Métivier savait se faire apprécier des ouvriers révolutionnaires en général, et de ceux de Saint-Denis en particulier. Mais il n'était pas un anarchiste. C'était, tout au plus (voir *l'Humanité* de lundi 24 juillet), une vipère que le parti socialiste avait réchauffée dans son sein. Il faut manquer de la plus élémentaire bonne foi pour faire de ce parrotquet de tribune un anarchiste.

La vérité — et c'est ce que *l'Emancipation* aurait dû dire — c'est que les meilleurs révolutionnaires et ouvriers sérieux sont plus que les parlettes électoralistes susceptibles de donner du tintouin à nos dirigeants. De là, à provoquer la trahison de quelques sales moineaux, afin de savoir ce qui se passe dans les groupements jugés subversifs, il n'y a qu'un seul pas. C'est l'enfance de l'art pour des gouvernements. Ceux d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui n'y ont jamais manqué, comme n'y manqueront point les gouvernements futurs.

Le mouvement révolutionnaire, fort heureusement, n'est pas à la merci de quelques vilains bougres. Et c'est justement en s'érigeant, en se séparant brutallement de ses membres gangrenés, que la révolution fera voix aux masses populaires qu'elle est une besogne de salubrité et d'assainissement nécessaire, et qui se fera aussi bien contre les classes dirigeantes que contre leurs soutiens.

Les travailleurs libertaires.

MONOGRAPHIE

Le Chambon-Feugerolles

Situé à 7 kilomètres de Saint-Etienne, en plein centre boulonnaise, la petite commune

du Chambon-Feugerolles est avec ses 20.000 habitants une des cités les plus industrielles de cette région de la Loire. L'ind